



12

Le vent de la liberté

Gaston et Marcelin étaient retournés à la ferme, anxieux du sort de leur mère dont ils n'avaient eu aucune nouvelle. Heureusement, Jeanne était encore bien vivante. Otto l'avait sauvée en réglant son compte à l'infâme Hans d'une balle de pistolet !

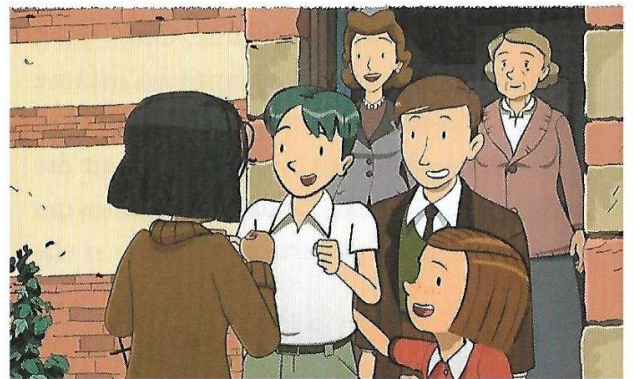
Plus tard, dans la soirée, Otto avait été arrêté par une patrouille de soldats alliés qui l'avaient remis aux partisans. Même si elle

aidait le réseau depuis longtemps, Jeanne n'avait rien pu faire pour les en empêcher.

Après quelques courtes heures de sommeil, Muguette déboula à vélo, surexcitée, chez Papilou et Mamili. Elle était porteuse d'une excellente nouvelle.

– Les Boches ont foutu le camp ! Au village, y a plus que des soldats anglais... ou américains... j'sais pas, et puis des partisans !... Allez, venez !

Ernest, Colette et Jean avaient du mal à y croire. Étaient-ils bien réveillés ou rêvaient-ils ? Derrière eux, Mamili, Mme Guibert et Papilou restaient, eux aussi, bouche bée.



– Allons-y ! lança soudain Ernest, déterminé à ne rien rater du bonheur de la libération.

Ils grimperent à quatre sur le vélo de Muguette et s'éloignèrent, euphoriques, sur le chemin du bourg.

– Soyez prudents, les enfants ! eut le temps de lancer Mamili.

Papilou posa tendrement la main sur son épaule.

– Ne t'inquiète pas pour eux ! Ils ont souffert de la guerre, ils méritent d'en voir la fin... Et puis ils sont grands maintenant... Et d'ailleurs, pourquoi on n'y ferait pas un tour, nous aussi ?

Les Allemands avaient bel et bien disparu de Grangeville. Si l'on ressentait un réel soulagement et une vraie émotion parmi les villageois, cette libération fut aussi un moment de colère et de vengeance. Il fallait faire payer

les collabos. Dans toute la France, on exécuta sans procès quantité d'hommes et de femmes soupçonnés, à tort ou à raison, d'avoir été complices, ou simplement complaisants, avec l'occupant.

Durand fut l'un des premiers à payer de sa vie son attitude durant l'Occupation. Des résistants le cueillirent chez lui et le jetèrent sur le trottoir.

– Relève-toi, salopard !

– Pitié ! J'ai rien fait ! supplia-t-il.

– T'as qu'à dire ça à tous ceux qui sont morts à cause de toi !

– Je vous en supplie ! Je veux pas mourir !

Ils le traînèrent jusqu'au cimetière du village et l'abattirent d'une balle dans la tête.

Dans leur fuite, les SS avaient massacré des innocents dans plusieurs fermes. Furieux, les partisans exigeaient une vengeance immédiate.

Ainsi, Otto se retrouva à genoux dans un

terrain vague avec deux de ses compatriotes, les mains attachées dans le dos. Face à eux : un groupe de résistants en armes, dont Pierre Morteau. Jeanne, en pleurs, assistait à la scène dans les bras de Violette Tissier qui tentait de la réconforter. Papilou, Mamili, les Robinson, tout le monde était là.

Pierre s'approcha d'Otto et pointa le canon de son pistolet sur son front. Ils se regardèrent dans les yeux d'interminables secondes, aussi terrorisés l'un que l'autre par



ce qui était en train de se passer. Pierre suait à grosses gouttes. Il était pris par un désir intense de vengeance ; aussi bien, l'homme qu'il s'apprêtait à abattre méritait-il un tel sort ?

Puis, Gaston se jeta sur Otto, comme pour le protéger.

– Pas Otto ! s'écria-t-il. Si tu fais ça, je te le pardonnerai jamais !

Un résistant souleva le garçon par la taille et l'emmena.

À son tour, Colette, les yeux pleins de larmes, vola au secours du soldat allemand.

– Tu vas pas lui faire de mal, hein, Pierre ? Pas Otto ! Ce serait pas juste !

Pierre était perdu. Il ne savait plus ce qu'il devait faire.

Heureusement, Robert arriva à ce moment-là, fendant la foule d'un pas décidé.

– Pierre ! J'ai dit : on ne touche pas aux prisonniers !



c'était le bonheur, cette fois, qui en était la cause.

Peu à peu, la bonne humeur revint au village. Des enfants dansèrent, certains brandissaient ici ou là des drapeaux tricolores tandis que d'autres brûlaient des drapeaux nazis. Et puis Jean-Baptiste arriva sur son vélo pour annoncer que les Alliés étaient enfin entrés dans Dieppe. Toute la région était désormais sous leur contrôle.

– C'est fini ! Les Allemands foutent le camp !!!

Alors on chanta la *Marseillaise*, on lança des « Vive la France ! », les chapeaux volèrent et on pensa à des lendemains heureux. Près de quarante-neuf mois d'occupation s'achevaient. Une éternité. Le vent de la liberté soufflait à nouveau.

Il repoussa fermement l'aîné des Morteau, qui en fit tomber son arme.

Des soldats canadiens, qui se tenaient à l'écart et étaient restés silencieux jusque-là, décidèrent d'intervenir.

– OK, *cut it out, guys ! We'll take care of the prisoners*³⁷ !

– Relevez-les ! ordonna Robert en s'adressant aux résistants.

Otto, soulagé, souffla un bon coup tandis que les pleurs de Jeanne redoublaient. Mais

37. C'est bon, les gars, arrêtez ! On va s'occuper des prisonniers !